



DIRECTION CÉLIE PAUTHE

Le Chagrin

ÉCRITURE AU PLATEAU **LES HOMMES APPROXIMATIFS**

MISE EN SCÈNE **CAROLINE GUIELA NGUYEN**

AVEC

DAN ARTUS
CAROLINE CANO
CHLOÉ CATRIN
MEHDI LIMAM
VIOLETTE GARO

SCÉNOGRAPHIE **ALICE DUCHANGE**
CRÉATION COSTUME **BENJAMIN MOREAU**
CRÉATION SONORE **ANTOINE RICHARD**
COLLABORATION A LA COMPOSITION
MUSICALE **TEDDY GAULIAT-PITOIS**

CRÉATION LUMIÈRE **JÉRÉMIE PAPIN**
CRÉATION VIDÉO **QUENTIN DUMAY**
DRAMATURGIE **MARIETTE NAVARRO**
COLLABORATION ARTISTIQUE **CLAIRE CALVI**
SUIVI ARTISTIQUE **JULIEN FISERA**

DU MARDI 5 AU JEUDI 7 JANVIER 2016 AU CDN – GRANDE SALLE

MARDI 5 20h / MERCREDI 6 20h + RENCONTRE / JEUDI 7 19h

PRODUCTION **LES HOMMES APPROXIMATIFS** ; LA COMÉDIE DE VALENCE, CDN DRÔME-ARDÈCHE CORPRODUCTION CENTRE DRAMATIQUE RÉGIONAL DE TOURS - THÉÂTRE OLYMPIA ; LA COLLINE - THÉÂTRE NATIONAL ; LA COMÉDIE DE BÉTHUNE - CDN NORD-PAS-DE-CALAIS ; THÉÂTRE DE LA COUPE D'OR – SCÈNE CONVENTIONNÉE DE ROCHEFORT ; MC2 : GRENOBLE AVEC LE SOUTIEN DE LA DRAC RHÔNE-ALPES - MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION, DU CONSEIL GÉNÉRAL DE LA DRÔME, DE LA VILLE DE VALENCE, DU COLLECTIF 360 ET DES SUBSISTANCES, LYON

CE SPECTACLE A ÉTÉ CRÉÉ EN AVRIL 2015 A LA COMÉDIE DE VALENCE

CONTACTS PRESSE
CDN - BESANÇON

GILLES PERRAULT / 03 81 88 90 75 / GILLESPERRAULT@CDN-BESANCON.FR

PRÉAMBULE : ENTENDRE LES POLYPHONIES

Nous citons toujours cette phrase des frères Dardenne : filmer la vie, y arriverons nous ? Nous nous posons la même question : mettre en scène la vie, y arriverons-nous ? Cette question pour Elle brûle passait par la tentative d'hyper réalisme, comme une quête impossible de copie du réel. Mais cette tentative de restituer le monde tel qu'il nous parvient ne pose pas uniquement une question esthétique, elle pose en soi, la question de la narration. Comment la vie se raconte t-elle quand nous la voyons se dérouler devant nous ? Si nous faisons l'expérience de nous asseoir dans un salon et de regarder une famille évoluer dans une même journée nous pourrions faire le constat à la fois déroutant et libérateur : rien ne se raconte si ce n'est la vie qui passe. Le centre n'existe pas. Nous sommes plongés dans un faisceau de problématiques et d'histoires qui se croisent. S'ouvrent devant nos yeux, à chaque minute et avec arrogance, des sens qui jamais ne se referment, qui osent co-exister au hasard des rencontres. C'est ce système narratif que nous essayons de mettre en place. Finalement, nous tentons de poser un cadre dans lequel passent des millions d'histoires.

Oui, avec la compagnie, nous pourrions dire cela, que nous nous contentons de poser un cadre, de délimiter un espace qui peut être infiltré à tout moment par des choses qui sont susceptibles de le percuter, le déplacer, faire sortir les pensées de leur chemin. Prenons par exemple à un enterrement, la sœur et le frère sont là, ils sont plongés dans ce deuil-là. Quelqu'un sonne, c'est un homme qui vient réparer le congélateur, dans son pantalon vibre son téléphone c'est sa femme qui l'appelle 20 fois par jour parce qu'ils viennent de divorcer... On pourrait dire que cette situation est absurde tant elle met en présence deux réalités complètement différentes, mais nous ne le pensons pas, nous savons que dans nos vies nous sommes tous les jours traversés malgré nous par le monde, que nous sommes déviés de nos petites constructions intimes par d'autres vies que la nôtre. Et que le seul sens à trouver à cela est ici. Aucun lien, si ce n'est celui d'être en vie ensemble au même moment. Notre processus de travail et d'écriture implique cette polyphonie. Nous faisons avec les réalités qui se croisent sur le plateau. Nous faisons avec les corps, les voix, les réalités et les imaginaires de chacun. Nous ne nous rendons pas aveugle aux contradictions, à la cacophonie. Nous tentons d'accepter des situations qui nous paraissent invraisemblables et bizarrement, plus elles le sont, plus elles



DIRECTION CÉLIE PAUTHE

nous parlent du monde. Nos histoires ne sont pas le fruit d'un sens fixé au mur et qui ferait autorité sur le vivant. Nos spectacles sont le fruit de nos désordres, de notre non-sens, mais aussi de ce non-sens avec la volonté impossible que cela en ait. Nous tentons de mettre en scène une chose mais nous laissons toujours la porte ouverte pour qu'un étranger vienne perturber le chemin. Nous n'avons pas de centre. Et notre plus grand travail est de ne pas avoir peur de cela. Il faut accepter d'être dévié, déplacé. Ne pas avoir peur de la vie qui nous traverse, et nous dévie, ne pas avoir peur de nos sorties de route. Cela nous le demandons à nous-mêmes, et aussi au spectateur. Nos spectacles tentent de retrouver le bruit, la polyphonie du monde.

Les Hommes Approximatifs



© JEAN-LOUIS FERNANDEZ

LA CHAMBRE

La chambre de mon enfance
est obscure, un cagibi encombré.
Ce n'est pas vrai que la chambre de notre enfance
reste ensoleillée et lumineuse dans notre mémoire.
Ce n'est que dans les maniérismes de la convention littéraire
Qu'elle se présente ainsi.
Il s'agit d'une chambre MORTE
et d'une chambre des MORTS
C'est en vain que nous essaierons d'y mettre de l'ordre:
elle mourra toujours.
Cependant si nous arrivons à en extraire des fragments,
fussent-ils infimes,
un morceau de divan,
la fenêtre, et au-delà la route qui se perd tout au fond,
un rayon de soleil sur le plancher,
les bottes jaunes de ton père,
les pleurs de maman,
et le visage de quelqu'un derrière la vitre de la fenêtre —
il est possible alors que notre véritable CHAMBRE d'enfant
commence à se mettre en place,
et peut-être arriverons-nous ainsi à accumuler des éléments
pour construire notre spectacle !

LE CHAGRIN

Après *Elle Brûle*, présenté la saison dernière, Caroline Guiela Nguyen et sa compagnie les Hommes Approximatifs poursuivent leur travail sur l'intimité familiale. Un frère et une sœur se retrouvent quelques jours après le décès de leur père. Elle a fait sa vie à Paris ; il est resté dans leur village natal. Au rendez-vous du deuil, ils rencontrent les kilomètres de différence qu'ils ont mis entre eux, et les non-dits que rouvre cette mort. Pour les combler, la parole est pauvre, difficile ; reste le terrain de jeu de l'enfance... Et si la régression était parfois un chemin pour accéder aux secrets qui fondent nos vies ? Et notamment au poids de l'Histoire, transmis silencieusement d'une génération à l'autre : ici un passé français, colonial peut-être, dont l'ombre familière, paternelle, reste à explorer. *Le Chagrin* est un voyage vers l'origine à travers un paysage théâtral fait d'affects, d'objets, de matières, de sensations. Une histoire de solitudes – mais aussi une histoire de communauté : pour ces jeunes artistes, engagés depuis quatre ans dans une démarche d'écriture de plateau, il est essentiel de faire surgir d'un geste collectif la singularité des êtres. Pour découvrir ensemble, au cœur des blessures enfouies, la marque du monde.



LES SECRETS

Quand j'étais enfant, il y avait un lac à côté de chez moi, le lac de Sainte-Croix. Nous savions que ce lac était artificiel et qu'avant que ce terrain soit recouvert d'eau, il existait un village. Le village de Sainte-Croix : le village englouti. On racontait que les soirs de pleine lune, nous pouvions voir le bout du clocher qui resurgissait de l'eau. Petite, avec mes cousins, j'aimais m'y baigner. Plus grande, j'ai commencé à avoir peur. Une peur irrationnelle : la peur que quelque chose revienne. La peur que les morts remontent à la surface de l'eau, pourtant si calme et paisible.

Le Chagrin se passe la semaine après la mort du père. Pourquoi décider de placer l'action à ce moment-là ?

Le moment du deuil crée un espace particulier. La mort d'un père dans une famille bouleverse l'ensemble des liens qui la structure. Ce n'est pas uniquement la relation au père qui disparaît, mais l'ensemble des liens et des ramifications entre les membres de la famille. C'est un moment où la mort demande à chacun de réinventer son rapport à l'autre. C'est d'ailleurs à l'intérieur de ce bouleversement que la mort est la plus palpable, car on sait bien qu'envisager la mort est impossible. Nous avons besoin d'une représentation mentale de ce qu'est la fin, et la mort, c'est la fin, le noir, le rien. Donc paradoxalement, nous n'apercevons la fin d'une chose que parce qu'une autre est justement en train de commencer. Une nouvelle façon de se sentir avec sa mère, de voir son frère prendre une place, sa sœur s'occuper des papiers alors qu'elle n'a jamais envoyé ses propres feuilles de remboursement à la sécurité sociale... C'est cet endroit-là du deuil qui m'intéresse. L'endroit où quelque chose de fragile est déjà en train de renaître à partir de la douleur, de la perte, de la tristesse. Le spectacle interroge notre capacité à accepter la transformation de l'autre. Julie et Vincent pour la dernière fois jouent avec ce qu'ils connaissaient d'eux, car déjà chacun devient l'étranger de l'autre. J'imagine *Le Chagrin* dans un tout autre espace-temps que celui d'*Elle brûle* où on voyait évoluer une famille sur dix ans. Ici, pour *Le Chagrin*, c'est comme si la représentation servait de sas à ces personnages avant le grand bouleversement, comme s'ils voulaient retenir quelque chose avant de "vendre définitivement la maison". On dit souvent que les gens, avant de se séparer,

avant de faire leur valise pour commencer une nouvelle vie, font l'amour une dernière fois. *Le Chagrin* aura à voir avec cet acte d'amour. Comme une façon de rejouer ce que l'on sait être déjà parti : faire revivre non pas les morts, mais ce qui est déjà mort. Cela a à voir avec la réincarnation, avec l'incarnation... avec le théâtre ?

Vous revenez donc dans la cellule familiale ?

Nous revenons à une communauté de gens qui tentent de comprendre comment vivre ensemble. Nous nous sommes aperçus que nous cherchions moins à mettre en place le rapport psychologique d'un individu face à lui-même que le fonctionnement d'un groupe, d'une structure. La famille est le premier lieu où l'on expérimente sa place dans le groupe, dans un rhizome d'affects, une organisation visible et invisible, dite ou non dite. En ce sens, nous revenons à la famille, mais nous pourrions tout autant nous placer dans le milieu du travail par exemple, un autre espace qui structure le lien. Dans chacune de nos histoires, il y a toujours un personnage extérieur à cette communauté, souvent même exclu. Nous pourrions donc aussi voir nos projets sous cet angle-là : qu'est ce qui nous apparaît comme profondément commun et qu'est ce qui nous apparaît comme profondément étranger ? Nous nous rendons souvent compte que l'étranger et le commun sont à des endroits où nous ne les attendons pas. En fait, plus j'avance, plus je me dis que parler de la famille c'est avant tout parler de l'intrusion : l'intrusion d'une personne extérieure ou l'intrusion d'une nouvelle expérience, celle la mort, du deuil, qui viennent, tels un étranger déstabiliser le monument familial. Un monument construit sur un terrain sismique ! Il subit des effondrements et des reconstructions toute sa vie. La famille est comme un corps organique, elle se régénère tout au long de son existence. Un oncle est présent durant un temps puis il disparaît, un ami est là le matin au café puis c'est un autre qui le remplace, un parent divorce, un enfant naît, un grand-père meurt, des turbulences, des effondrements qui parfois se passent sans bruit, sourdement, alors, reconstruction se fait comme un délit, en cachette...

Il y a une dimension qui touche à l'enfance dans le titre...

Je n'en n'avais pas conscience lorsque j'ai imaginé le titre, imaginé plus que réfléchi, mais je crois que le monde de l'enfance me touche car il est toujours proche du bouleversement. C'est ce dont parle la psychanalyste Anne

Dufourmentelle, dans son livre *Éloge du risque* : “L’enfant est confiant, le monde lui parle et il parle au monde familial. Cette intime sécurité lui permet de penser, délivre ses rêves et son attente. Et puis survient quelque chose comme la foudre dans ce ciel d’été... le danger fait trembler les fondations de ce monde que l’on croyait sûr. Ce vacillement est le sien, aux confins de ce monde il y a donc de l’inapprivoisé, un espace de pure sauvagerie, que même les mots ne captivent ni ne capturent.” La famille pour l’enfant est vécue comme un tout, une île perdue au milieu de rien. Elle a son organisation propre, ses propres règles mais le monde est en train de gronder, il est en train d’arriver et arrivera toujours. Une fois encore, c’est l’intrusion qui va provoquer le déséquilibre, engloutir à jamais cette île, demander à l’enfant de négocier avec le bruit du monde. Frère et sœur, Julie et Vincent à la mort de leur père se retrouvent dans la maison de leur enfance et vont devoir confronter ce qui est resté du lien fraternel. Un lien qui se construit dans l’enfance, mais dont ressurgit à l’âge adulte quelque chose qui s’est noué dans le bac à sable. La relation fraternelle a cela de fascinant qu’elle engage deux temporalités très différentes. C’est comme un bloc de passé qui percute le présent. Comme ce texte de Rabelais où l’équipage d’un bateau en voyage au pôle Nord entend des bruits d’une bataille qui s’est déroulée plusieurs années auparavant. Le réchauffement du soleil a rendu audible des bruits que le grand froid avait congelés...

En quoi cette histoire t’évoque-t-elle *Le Chagrin* ?

Elle me parle de tout ce que l’on a enfoui pour ne pas briser la quiétude, jusqu’à en oublier l’existence même. Et qui finit toujours par remonter à la surface. Très concrètement, Julie et Vincent à la mort de leur père vont devoir trier les papiers, ranger les vêtements, ouvrir les tiroirs, desceller des boîtes. Et derrière cette vie qui semblait ne pas faire trop de vagues, se dissimulaient des parcelles d’existence enfouie, des terrains entiers laissés pour compte. Alors les enfants vont, malgré eux, voir des morts remonter 10 à la surface. L’histoire de ces territoires abandonnés leur manque et nous savons à quel point les histoires sont importantes. C’est par la fiction que nous construisons notre rapport au monde, d’où pour notre compagnie une volonté quasi “obsessionnelle” de raconter des histoires. Alors comment faire quand justement l’histoire ne nous a pas été racontée ? Comment faire quand une histoire nous manque ?

Le père n'a rien dit à ses enfants de cette partie-là de sa vie, parce qu'elle a été douloureuse, n'a pas trouvé d'écho dans son monde, est devenue une sorte de secret, de zone interdite. Mais ce n'est pas parce que le secret est gardé que rien ne fuit. L'enfant en reçoit toutes les aspérités sans rien y comprendre puisque rien ne lui a été expliqué. La violence jaillit d'une porte qui claque, les larmes coulent lors d'un repas d'anniversaire heureux, un prénom prononcé déclenche un après-midi de silence. Les choses arrivent jusqu'à lui de façon désordonnée, incohérente, mettant en cause une certaine sérénité dans sa lecture du monde qui l'entoure. Le monde est comme confus, à tout moment peut jaillir alors une émotion imprévue, une tristesse cachée et c'est là que l'invisible devient dangereux. Où l'on commence dans ce monde envahi de signes incompréhensibles à voir des fantômes. À avoir peur que, sous notre lit, un homme à tête de chou apparaisse. Un esprit là où on ne l'attendait pas.

Percerons-nous ces secrets ?

Il y a des indices, à vous et à nous de voir ce l'on en fait :

Une date écrite sur un papier : 1956

Une fiche d'état civil avec le nom de Béatrice Herbaux

Une petite statuette représentant un clown

Un cahier rempli de formes incompréhensibles entourant des petits soldats dessinés au crayon gris

Une photo en noir et blanc avec une forêt d'arbres recouverts par ce qui pourrait être de la neige

Une photo de leur père jeune avec une petite fille dans les bras

Un CD avec un chœur d'enfants enregistré.

Une lettre d'insultes anonyme

La photo d'une femme déchirée puis réparée.

Pourquoi est-ce si important de raconter des histoires ?

Il s'agit moins de l'histoire en elle-même que de sa représentation. C'est, là encore lié à l'enfance. C'est ce que déjà, nous cherchions lorsque nous voulions que notre mère nous raconte *Le Petit Chaperon rouge*. Nous en avons besoins pour incarner nos questions, donner un visage à nos maux, tracer le trajet de nos angoisses mais surtout se sentir moins seuls. Si une personne dans le monde a pu écrire *Le Petit Chaperon rouge*, si des enfants ailleurs l'écoutent le soir, alors d'autres savent que mon angoisse existe, mieux encore, d'autres

vivent cette même angoisse. C'est comme une communauté invisible. Alors, les histoires que l'on nous raconte sont d'incroyables objets de consolation. Ce qui ne prouve rien d'autre qu'un besoin énorme de se sentir au monde et surtout avec le monde.

Imaginons maintenant que pour une raison ou une autre, cette histoire que l'on attend pour réussir à s'endormir ne vienne jamais. Imaginons que cette angoisse, ces questions, toutes ces agitations qui vous assiègent ne trouvent aucun véhicule... ce serait comme de disparaître. Si l'histoire n'existe pas, c'est que personne n'a eu le besoin de la faire exister. Mon être n'a aucun écho dans ce monde où je vis. Je suis seule avec ma panique, et si personne d'autre ne la ressent est-elle réellement légitime ? Et c'est à mon sens l'un des plus grands chagrins de notre temps : celui de ne pas être représenté. Rester seul avec sa folie, son malaise, ses contradictions, et ses terreurs, c'est comme une forme de disparition. Comme si nous n'existions plus, ou pas assez. Si les moyens de représentation qui nous permettent de rentrer en miroir les uns avec les autres disparaissent, comme les histoires, alors comment se sentir en vie ?

Caroline Guiela Nguyen

propos recueillis par La Comédie de Valence



© JEAN-LOUIS FERNANDEZ

LES HOMMES APPROXIMATIFS

La Compagnie les Hommes Approximatifs a été créée en 2007. Elle réunit Caroline Guiela Nguyen (metteur en scène), Alice Duchange (scénographe), Benjamin Moreau (costumier), Jérémie Papin (créateur lumière), Mariette Navarro (auteure), Antoine Richard (créateur sonore) et Claire Calvi (collaboratrice artistique).

Depuis 2009, la Compagnie est implantée à Valence, en région Rhône-Alpes, et est associée à la Comédie de Valence – Centre Dramatique National Drôme-Ardèche, au Théâtre Olympia – Centre Dramatique Régional de Tours et à La Colline – théâtre national.

Les spectacles et espaces de recherche *Se souvenir de Violetta* est créé à La Comédie de Valence en 2011 puis présenté au Théâtre National du Luxembourg. La Compagnie présente en janvier 2012 *Ses mains*, quatre micro-fictions autour de l'infanticide, à la Comédie de Valence. Le spectacle sera repris en 2012-2013. Invitée en 2010 par le Nouveau Théâtre d'Angers, Caroline Guiela Nguyen y ouvre un atelier de recherche. En 2011, la Compagnie y mènera deux chantiers. *Le Bal d'Emma*, créé à Montélier en mai 2012 pour le festival Ambivalence(s) de La Comédie de Valence, est le début du cycle autour du personnage d'Emma. Cette aventure se poursuit en 2013-2014 avec *Elle brûle* à La Comédie de Valence. Le spectacle, présenté à La Colline, au Théâtre Dijon Bourgogne et à la Comédie de Saint-Étienne, est actuellement en tournée. Une première étape de travail du Chagrin a été présentée en 2013 dans le cadre du Festival 360 du Nouveau Théâtre de Montreuil. La première représentation du *Chagrin* a eu lieu à La Comédie de Valence le 31 mars 2015.

CAROLINE GUIELA NGUYEN

D'abord étudiante en sociologie, elle intègre en 2006 l'école du Théâtre national de Strasbourg dirigé par Stéphane Braunschweig comme élève en section mise en scène. Elle fonde en 2008 les Hommes Approximatifs, compagnie implantée en Région Rhône-Alpes. Avec la compagnie, elle signe six créations : *Andromaque (Ruines)*, d'après Racine, en 2007 ; *Macbeth (Inquiétudes)*, d'après Shakespeare, *Kadaré et Muller*, en 2008 ; *Tout doucement je referme la porte sur le monde*, d'après le journal intime d'Anaïs Nin, en 2008 ; *Se souvenir de Violetta*, créé à La Comédie de Valence en 2011 ; *Le Bal d'Emma*, créé à Montélier en mai 2012 pour le festival Ambivalence(s), *Elle brûle*, créé à la Comédie en 2013. Elle a également créé à La Comédie de Valence *Ses mains*, quatre microfictions autour de l'infanticide.

Caroline Guiela Nguyen donne régulièrement des stages, notamment avec les étudiants de l'École de la Comédie de Saint-Étienne en mars dernier ou avec le public de La Comédie de Valence en octobre... Membre du Collectif artistique de La Comédie de Valence, elle est artiste associé de La Colline – théâtre national et du Théâtre Olympia, Centre dramatique régional de Tours.



© JEAN-LOUIS FERNANDEZ

À VENIR AU CDN BESANÇON FRANCHE-COMTÉ

KING SIZE

LES 26 ET 27 JANVIER AU THÉÂTRE LEDOUX

Dans une chambre où trône un lit « king size », se joue un récital loufoque et éclectique. De Schumann à Polnareff, les rapprochements burlesques des arrangements musicaux révèlent les conventions grotesques du quotidien.

MISE EN SCÈNE **CHRISTOPHE MARTHALER**

EN PARTENARIAT AVEC **LES 2 SCENES, SCÈNE NATIONALE DE BESANÇON** / SPECTACLE EN ALLEMAND, SURTITRÉ EN FRANÇAIS

L'ENFANT DE DEMAIN

DU 2 AU 5 FEVRIER AU PETIT THÉÂTRE DE LA BOULOIE

Tiré des mémoires de Serge Amisi, ex-enfant soldat congolais, *L'enfant de demain* dit l'implacable transformation d'un petit garçon en machine à tuer, mais aussi sa volonté de retrouver une part de l'enfance qu'on lui a volé.

D'APRÈS *SOUVENEZ-VOUS DE MOI, L'ENFANT DE DEMAIN* DE **SERGE AMISI** MISE EN SCÈNE **ARNAUD CHURIN**

L'ÉTÉE

DU 9 AU 17 FEVRIER AU CDN GRANDE SALLE

Létée est une petite fille. Son prénom se prononce comme l'été, la saison où se passe la pièce, l'été où la fillette, sans raison, décide de disparaître. Lorsqu'elle réapparaît, sa famille n'a d'elle aucun souvenir. Létée aussi comme Léthé, le fleuve de l'oubli que doivent traverser les morts en arrivant dans l'au-delà. Le mystère qui l'entourne interroge la place des enfants dans la famille, leur perception de l'amour et de la séparation, et laisse la vérité se construire dans l'intimité des émotions.

TEXTE **STÉPHANE JAUBERTIE** MISE EN SCÈNE **MAUD HUFNAGEL** ET **BRUNO SÉBAG**

TOUT PUBLIC À PARTIR DE 8 ANS

VIN(GT) DU MOIS - HOMMAGE À PATRICE CHÉREAU

À L'OCCASION DE LA PARUTION DE *FIGURER LE RÉEL* D'**ANNE-FRANÇOISE BENHAMOU**

MERCREDI 20 JANVIER AU CDN

À PARTIR DE 18H DÉGUSTATION **20H** RDV SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Cette soirée, en compagnie d'Anne-Françoise Benhamou, dramaturge, professeure en études théâtrales à l'École Normale et membre du comité artistique du CDN, sera l'occasion de rendre hommage à l'immense artiste qu'était Patrice Chéreau. La rencontre sera suivie d'une projection du film *Patrice Chéreau, le corps au travail* de Stéphane Metge, portrait en action du metteur en scène qui nous a quitté en 2014.

ENTRÉE LIBRE – BAR OUVERT À PARTIR DE 18H, ASSIETTES À LA CARTE